

tu m'entendras, du moins ! Ecoute ! vu ton habileté en calligraphie bien connue au couvent, je mettrais mon petit doigt au feu que le vieux parchemin qui sent le moisi est de toi ; je ne crois donc point du tout à ce parchemin ; de plus, je désapprouve que tu joues avec les sentiments d'une personne qui ne nous a fait que du bien ! Tu m'objectera que notre tante est beaucoup plus riche qu'on ne le croit, et que l'obliger à ouvrir son garde-meuble à deux battants c'est rendre service aux magnificences qui y sont renfermées ; je te l'accorde ! Néanmoins, ta plaisanterie passe les bornes ! il est de ton devoir de tout révéler !

—Eh ! ma chère, s'écria alors Mlle Camille, sais-tu où finit la vérité et où commence la plaisanterie ? Laisse la terre tourner et ne te préoccupe... que de nos ajustements pour le 30. Je voudrais que nous fussions bien jolies !

Ce souhait, qui témoignait d'un grand endurcissement dans le mal, à supposer qu'en effet le mal existât, ce souhait était à peine formulé, que Mme de Kerkadec, l'air absorbé et marchant à pas lents, rentrait dans la salle où se trouvaient ses nièces.

—Il s'y faut résoudre, murmurait la marquise se croyant seule ; l'honneur du nom le veut ainsi ! Quelles raisons M. le curé aurait-il pu opposer à ce parchemin ? Il s'y faut résoudre et, sans autre retard, il s'y faut préparer !... Avant tout, ce dont il est nécessaire de se rendre compte, c'est le chiffre auquel la liste des invités atteindra. Jahel peut m'aider à faire cette liste.

Ce disant, la marquise sonna et, à ce moment, aperçut Camille et Valentine qui, par respect pour sa préoccupation, se retiraient doucement.

—Camille fit Mme de Kerkadec avec un douloureux soupir, découpez deux cents bobèches roses pour le salon carré.

Cet ordre était explicatif. La figure de Valentine s'assombrit, celle de Camille rayonna.

—Ce sera splendide ! s'écria-t-elle, s'éloignant et entraînant sa sœur d'un côté alors que Jahel entraît de l'autre.

Mme de Kerkadec s'était assise et avait apprêté des feuillets blancs et une plume.

—Jahel, fit-elle alors avec un effort violent, cette fête séculaire dont la tradition s'est conservée dans notre famille, je la veux donner ! Oui ! Cela vous étonne. Une fête qui coûtera sûrement plus de quatre mille écus ! N'importe ! Il la faut donner... Vous connaissez toute la noblesse du pays ; je vais voir avec vous quels sont les noms qui doivent figurer sur ma liste... Mais, Jahel, ce jour venu, combien il vous faudra déployer d'activité pour surveiller les laquais et cuisiniers de louage que nous aurons céans ! Sans compter la nombreuse valetaille dont chacun de mes hôtes jugera bon de se faire suivre !... Jahel, tout ce monde, nous le devons nourrir et abreuver !

—Avec du petit poiré, dit Jahel d'un ton leste.

—Non, Jahel, avec du vin ! Mon hospitalité ne peut qu'être magnifique, hélas ! Il nous va falloir rôtir des veaux et des moutons tout entiers !

—Et des demi-bœufs, ainsi que faisaient les Grecs devant Troie, ajouta le savant majordonne.

—Enfin, soupira la marquise, rappelez-moi les

noms de nos voisins à huit ou dix lieues à la ronde ou un peu moins.

—Madame ne pouvait mieux s'adresser qu'à moi : je les connais tous, dit Jahel, enchanté d'être mis en relief.

Et sans retard commençant :

—Manoir de Kerloën, fit-il : M. de Kerloën, paralysé des deux jambes, ce qui est cause qu'il ne sort jamais de Kerloën.

—Pauvre homme ! s'écria la marquise, avec une commisération moitié figue, moitié verjus.

—Mme de Kerloën, reprit Jahel.

—Paralysée aussi !

—Non, madame ; très-allante, au contrairc.

—Inscrivons-là !

—Les fils...

—Il y a des fils ?

—Oui, madame. Ils explorent le vieil Atlas à la tête de leurs troupes. Ce sont des militaires.

—Poursuivez !

—Manoir de Kergolan : M. de Kergolan, veuf ! Mmes de Kergolan...

—Comment, Mmes de Kergolan ?

—Les épouses de MM. de Kergolan.

—Mais Mme de Kergolan n'avait point d'enfants !

—Je parle des deux messieurs de Kergolan, neveux, dont les femmes viennent passer tous les étés chez leur oncle.

—Des étés qui commencent en avril ! Singulière manie de déplacement ! Sur les douze moi de l'année, il est des gens qui n'en restent pas trois chez eux ! —Allez !

—Manoir de Plankoët : monsieur et madame...

—Attendez donc ! Le dernier des Plankoët n'était-il pas Pierre-Marie Plankoët, vice amiral ?

—Mort dans une bataille navale en 1794 ; oui, madame. Mais le manoir a été acheté par M. et Mme Dubuisson.

—Dubuisson ! Je ne connais pas ça !

—Les Dubuisson sont des archimillionnaires qui répandent beaucoup d'argent dans le pays et qui, du reste, vivent assez volontiers chez eux.

—Voici un cas qui n'a point été prévu, dit la marquise ; l'occupation d'une propriété noble par des gens de roture ! Que faire ? Dois-je tenir compte de l'importance du bien ou de l'obscurité du nom ?

—Madame me donnerait-elle le congé d'émettre mon opinion ?

—Dites !

—A la place de madame, j'inviterais ! Ainsi que je le faisais observer à madame, les Dubuisson vivent volontiers chez eux ; ils seront honorés de l'invitation de madame, mais ni eux ni leur fils, M. Antoine Dubuisson, ne se permettront de s'y rendre.

—Auront-ils ce savoir-vivre ?

—Oh ! madame, à présent, les bourgeois sont si bien élevés !

—Inscrivons donc les Dubuisson ! Continuez.

—Manoir de la Saussaye : monsieur, madame, les cinq demoiselles et leur institutrice.

—Huit personnes ! s'écria Mme de Kerkadec, bondissant jusqu'au près de Jahel, huit personnes !

—Toutes filles bonnes à marier, madame ; partant que l'on tient à produire. Ceux-là accepteront !

—Ensuite ? reprit Mme de Kerkadec, accablée et regagnant son siège.